



Bobbi Lick

Yoann Guiben

Son regard balaye de droite à gauche ce lieu de perdition, de dépravation, de soulagement. Un jean, moulant ses jambes fines, une paire de « All Star » usées, un t-shirt blanc, col en V plongeant, dévoilant le haut de sa poitrine glabre, et une chaîne épaisse en argent dépourvue de pendentif. Une veste en simili cuir genre perfecto. Peau lisse et imberbe, style faussement rétro, on pourrait le prendre pour un ado, c'est fait exprès. Positionné contre le mur, à sa place, désinvolte, il attend.

Il tapine depuis un certain temps, qui lui paraît une vie et qui pourtant n'est pas le temps d'une vie. Ses journées sont toujours les mêmes, elles l'ont déconnecté de la vie, l'ont effacé de l'existence pour le faire devenir un corps errant dans ces différents endroits où il est toujours le même, où il étale son corps en espérant le vendre, pour qu'il puisse ensuite entretenir ce corps qu'il destine à la vente, en escomptant qu'il se vende encore mieux. Sa journée commence la nuit, peu avant vingt-trois heures, quand il descend de sa chambre de bonne miteuse, dont il n'a pas pris le soin d'habiller les murs jaunâtres, où son matelas est jeté négligemment dans un coin de la pièce, avec les draps défaits, sales ou propres, on ne sait pas. Après la descente des sept étages en colimaçon puant la nourriture des autres, il arrive à la porte et sort, marche en se dirigeant vers ses chiottes à la gare. Le soir la gare ce n'est pas la gare de la journée, où les employés de bureaux vont et viennent, le soir la gare c'est un monde qui grouille de gens jetés hors de la vie, un monde éclairé au néon qui agresse les visages, dilate les pupilles, s'approprie les ombres et transforme cette masse en morts-vivants. Lui, il officie aux toilettes du second sous-sol, les plus éloignées de l'entrée, les plus réputées aussi, celles qui attirent un maximum d'assoiffés avides de se vider.

Ce lieu est reculé, au fin fond d'un boyau de couloirs sombres, aucun accès à l'extérieur, uniquement la possibilité de s'enfoncer toujours plus, jusqu'à toucher le fond, ou décider pour les moins courageux de remonter à la surface pour enfin pouvoir respirer un oxygène non vicié. L'éclairage au néon crée une atmosphère blafarde, hospitalière et crue, comme une boucherie industrielle à cinq heures du

matin. Quand on entre, on longe un couloir au carrelage blanc pour arriver dans une pièce tout en longueur, avec d'un côté des lavabos surmontés de robinets en inox rongés par un calcaire verdâtre, et de l'autre une rangée de pissotières standard blanches ou jaunes. Au fond, en face de l'entrée, se trouvent quatre toilettes aux portes vertes, fermées par un verrou tournant — rouge occupé, vert libre, chacun son tour.

Sa fausse jeunesse, c'est son fond de commerce : toujours rasé de près pour ne pas laisser entrevoir le moindre centimètre d'une barbe qui pourrait le faire passer dans une autre catégorie, les sourcils légèrement épilés pour ouvrir son regard et lui donner un air mutin, une coupe de cheveux courte sur les côtés et un peu plus longue sur le dessus, une blondeur naturellement artificielle, rien de choquant ni de tapageur, pas une once de vulgarité, comme un enfant. Il entretient son corps dans une salle de sport, pour le conserver fin et légèrement musclé, dessiné plus que développé, on peut dire qu'il est beau, désirable, qu'il plaît, qu'il se vend bien. Il est grand, ça aussi ça plaît, silhouette élancée, ça le rend voyant aussi, dans cette jungle souterraine où la concurrence est rude. Il n'est pas le seul d'ailleurs à jouer la carte juvénile, les vieux, les friqués, ils aiment ça, ils pompent la jeunesse à même le corps, en le laissant chaque fois un peu plus vieux, un peu plus mort derrière eux.

Son travail, c'est d'attendre : il se positionne à son endroit fétiche, non pas la première place, le premier visible, il préfère être au milieu, les clients aiment flâner un temps avant de faire leur choix, ils veulent mater, s'exciter sur la possibilité d'acheter chacun des corps étalés le long du mur, il faut que leur désir monte avant que le couperet ne tombe sur son corps, espère-t-il. Pour faciliter ce choix, il sait regarder, avec un air naïf, comme si ce n'était pas un professionnel du sexe, comme s'il ne connaissait rien à la vie, et qu'il fallait la lui apprendre. Alors, quand le client l'approche, la danse commence, l'échange se susurre à l'oreille, d'abord un bref salut, le client gêné d'aborder, lui sourit à peine en réponse, pour ne pas le brusquer. Puis il lui dit qu'il est mignon, qu'il a de beaux yeux, que son regard est charmant et charmeur, que lui est si seul dans la vie, qu'il cherche des garçons comme lui pour lui tenir compagnie. Son halène, fétide, est si proche qu'il ne peut s'empêcher de la sentir et d'avoir un haut-le-cœur, qu'il cache, le dégoût n'est pas vendeur. Ensuite il lui demande ce qu'il aime, d'abord un peu bégayant, comme embarrassé de dire les mots, le client lui dit qu'il aimerait être sucé, il suce ? Avec une capote, ou sans ? Ensuite

qu'il aimerait le prendre, il prend combien pour tout ça ? Il lui donne son tarif, soixante euros pour trente minutes, la fellation c'est sans préservatif s'il est rasé et propre, sinon c'est avec, il comprend, c'est une question d'hygiène. Le client lui passe la main dans le dos, et c'est parti, il a un frisson qui lui traverse la colonne vertébrale, il met son corps en branle vers le fond des toilettes, il ouvre la porte de son chiotte, l'autre entre avec lui, c'est exigü mais il a l'habitude d'être près, il descend sa main le long de son manteau tout en abaissant la fermeture Éclair, il le regarde droit dans les yeux, ça les excite, il le sait, ça les fait terminer plus vite, ça il le sait aussi. Ensuite sa main passe sur le pantalon, il sert l'entrejambe, c'est dur, il ouvre la braguette, sort l'objet et fait son travail, il se relève quand l'autre le lui dit, il lui enfle une capote, se retourne, déboutonne son pantalon, le baisse, il n'a pas de sous-vêtement, ce n'est pas utile, l'autre la lui met, il serre, ça aussi ça les fait venir plus vite, car ils pensent qu'il est nouveau sur le marché. Il entend le rythme de sa respiration qui se saccade, il couine légèrement, il faut qu'il croie qu'il prend du plaisir, et puis l'autre accélère, ce n'est pas bon, de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il termine, alors l'autre s'affale sur lui et lui embrasse le cou, laissant une trace de salive dont la pensée est indélébile, en lui disant qu'il est un super coup, il lui glisse l'argent dans la main, lui dit qu'il est mignon, encore une fois, se retire sans sommation, jette le préservatif dans les toilettes, tire la chasse, ouvre la porte et sort, pourtant lui ne s'est pas encore rhabillé, il a encore les mains accrochées à la paroi, il aperçoit la pièce, dans l'entrebâillement de la porte, et la même scène qui se répète avec des doublures. Il remonte son pantalon, se lave les mains, l'hygiène c'est important. Il reprend sa place, dans la même posture, avec les mêmes regards, jusqu'au prochain client qui le trouvera à son goût et le prendra, comme ça, au-dessus d'une chiotte. La nuit passe, client après client, c'est une bonne journée de travail, plusieurs passes, il ne sent plus ses fesses, c'est bon signe, ses poches sont pleines, il est vidé, il décide de partir, il est cinq heures, les chiottes seront bientôt bondées d'un autre type de travailleurs.

Il marche comme un robot vers son appartement, il a la nausée, il s'arrête à son bistro habituel, commande un Ricard sec, il est cinq heures trente, la journée commence pour eux, elle se termine pour lui. Son habitude c'est le jaune pour faire passer la nausée, sa grand-mère lui a toujours dit que le Ricard faisait passer la nausée, alors il s'y est mis tous les jours, mais la nausée ne passe pas, il continue à boire pourtant. Il redémarre, remonte l'avenue de la République, pour ensuite prendre à droite sur la rue du Chemin-Vert où il habite, il marche mains dans les

poches, col de la veste relevé, les yeux errant du trottoir au ciel, ne s'accrochant à rien, il est vide. Il monte l'escalier, ouvre sa porte, se déshabille, prend un somnifère et s'endort. Les rêves ont déserté son sommeil depuis très longtemps, depuis qu'il a commencé à le perdre d'ailleurs, puis qu'il l'a retrouvé grâce aux pilules, depuis plus rien, c'est le noir.

À son réveil, il prend sa douche comme d'habitude. Il commence par se couper les ongles, ras, ils n'en ont pas besoin mais lui oui, alors le peu que le coupe-ongle peut récupérer est une victoire. Ensuite il se tond le corps entier pour lui en retirer tous les poils qui le recouvrent, sur les jambes il laisse un léger duvet, sur son pubis à peine de quoi prouver une puberté naissante, il se fait la raie des fesses avec de la crème dépilatoire, le torse est laissé imberbe comme au premier jour, il rase sa barbe de près et s'épile les sourcils de manière naturelle, il laisse tout au sol, sans même prendre la peine de secouer le tapis de douche, comme preuve de cette première étape, pour se prouver qu'elle est passée. Ensuite il enjambe le rebord de la baignoire, tourne le robinet d'eau chaude et se mouille directement le corps, pour sentir la température de l'eau monter, progressivement, devenir agréable, chaude et enivrante, le brûler enfin et savourer cette brûlure, voir sa peau devenir rouge et se débarrasser de ses souillures, puis il coupe l'eau et se savonne toutes les parties du corps en insistant sur chaque zone, il pénètre son anus avec son annulaire enduit d'une dose de savon pour se nettoyer aussi l'intérieur. Puis il rallume l'eau qui a conservé sa température et se rince, longtemps, souffrant en silence. Il s'essuie avec une grande serviette blanche et épaisse, il en possède quatre identiques qu'il change tous les jours, et qu'il lave avec le programme le plus chaud pour les désinfecter, d'ailleurs il ajoute une dose de désinfectant pour être sûr d'éradiquer la moindre bactérie. Puis il prend un coton-tige et se récurse les oreilles, va aussi loin qu'il peut aller, ensuite il prend sa pince à épiler pour être sûr de racler la moindre trace de cérumen. Enfin, il retourne dans sa chambre, étend la serviette mouillée sur son lit et s'allonge dessus les bras en croix, les yeux ouverts, il sèche.

Il marche dans la rue tête baissée pour se rendre au tapin. Le sexe c'est son gagne-pain, il ne le fait pas par choix, mais par conviction que c'est la seule chose qu'il peut faire. Il est parti tôt de chez lui, pour faire des études, qu'il a très vite arrêtées, il ne pensait pas en avoir les capacités avant même d'avoir débuté. Puis il a commencé à sortir avec des amis dans le milieu de la nuit, gay, car ses amis étaient

gays. Lui il ne sait pas, s'il est gay. De fil en aiguille, il s'est rendu compte qu'il plaisait bien, toujours au même type d'homme, plus âgés, plus grands, plus baraqués, ça lui plaisait, ça le faisait se sentir important. Un jour, il s'est dit que pour essayer, pour rigoler, il allait coucher avec un mec, pour voir, savoir, ça ne lui déplaisait pas, mais ça ne le faisait pas non plus rêver. Alors il a commencé à boire un peu plus que d'habitude, et comme d'habitude un mec s'est approché, s'est frotté à lui par derrière, a commencé à poser sa main sur son ventre et à le caresser. Puis sans un mot toujours, il a déposé un baiser dans son cou, puis il l'a retourné, l'a regardé dans les yeux, lui a souri, l'a embrassé et lui a dit qu'il était mignon. Ils ont dansé quelques minutes, il lui a dit qu'il était prof d'histoire dans une fac parisienne, qu'il aimait beaucoup enseigner, lui, il a répondu qu'il venait d'arrêter ses études et qu'il cherchait ce qu'il allait faire, et puis il lui a avoué franchement qu'il n'avait jamais couché avec un homme et qu'il avait envie de savoir ce que ça faisait. L'autre a eu un instant l'œil brillant d'un carnassier, avant de lui dire qu'il aimerait bien être le premier, car il était doux, et que lui était tout à fait son type de garçon. Alors il lui a proposé d'aller chez lui, car il a un grand appartement à deux pas d'ici et que ce serait plus confortable pour discuter et finir la nuit. Il a dit oui, ils sont partis.

Arrivé à l'appartement, il lui a fait le tour du propriétaire, d'abord une entrée, sommaire, blanche avec moulures au plafond, meuble à chaussures et vide-poche, il a vidé les siennes. Puis une vaste pièce, blanche aussi, avec un grand canapé en cuir marron vieilli style années 1970 avec pieds et accoudoirs en tubes chromés, une table basse en vieux bois sur laquelle étaient posés d'innombrables revues et bouquins, le tout reposant sur un immense tapis d'Orient aux couleurs sombres et voluptueuses. En face un meuble bas avec la télé, dont il lui a précisé qu'il ne la regardait qu'à de très rares exceptions, il préférait la compagnie des livres ou des beaux garçons, a-t-il dit avec un regard appuyé et un léger sourire. À droite une cuisine américaine laquée avec un plan de travail et du carrelage de métro blancs, il était à cheval sur l'hygiène, d'ailleurs s'il voulait prendre une douche avant de boire un verre, il pouvait. Sa douche finie, l'autre lui a donné une grande serviette moelleuse pour se sécher et lui a dit d'attendre dans le salon et de mettre la télé le temps que lui prenne aussi une douche.

Il commençait à avoir une petite boule au ventre, un léger stress est venu se loger au fond de son estomac, alors il s'est servi du vin dans l'un des deux verres posés devant lui et l'a descendu d'un trait sans en savourer la douceur, juste pour

avoir la sensation de cette vague lui réchauffant le corps et lui détendant les muscles. L'autre est arrivé, s'est assis juste à côté, tout près, trop près peut-être, il s'est servi un verre et lui a rempli le sien de nouveau, ils ont trinqué à cette belle soirée, l'autre l'a regardé droit dans les yeux, puis lui a dit qu'il n'en pouvait plus, l'a embrassé. il était écoeuré d'abord, le goût de sa bouche, vin et dentifrice, était immonde, mais il n'a rien montré. Puis il s'est laissé emporter, car c'était mignon cette phrase, « ne plus en pouvoir » à son sujet. Un peu écoeuré, non pas du sexe car finalement c'était plus agréable que désagréable, mais en pensant que finalement il s'est juste fait sauter, comme ça, et que l'autre lui a seulement trempé l'amande amère dans du sirop bien sucré pour faire passer son goût infâme. À aucun moment il ne s'est dit que l'autre avait simplement accepté le contrat tacite d'une rencontre éphémère qu'il avait lui-même proposé, et non pas la demande inconsciente d'un amour sans borne que lui réclamait. Maintenant il est dehors sur le trottoir, il est seul, il est sept heures trente, il a faim, il a la nausée, mais la faim l'emporte, il passe au McDo, avale un sandwich et rentre dans sa chambre de bonne pour dormir, enfin.

Tout s'est vite enchaîné dans sa petite vie, les sorties de plus en plus fréquentes, toujours dans les mêmes endroits, avec les mêmes personnes, jusqu'à devenir un habitué et avoir ses entrées, ne vivre plus que pour sortir avec ses amis et s'amuser, jusqu'au manque d'argent aussi, ne plus pouvoir travailler la journée et assurer ses sorties nocturnes dans ce monde qui est sa vie, jusqu'à essayer une fois de coucher pour du fric au hasard d'une rencontre et de voir que finalement on peut lier l'utile à l'agréable, jusqu'à se dire qu'une fois par soir ça paie la nuit, en oubliant qu'une journée se paie aussi, alors l'argent facile, il est arrivé sur le trottoir comme une fleur, ne sachant ni les codes ni les lieux et devant gagner sa nuit et son jour. À force de rencontres, de recherche, d'errance, il s'est créé sa place, son lieu, sa clientèle, son rythme, la nuit est devenue sa journée, les sorties ont disparu, car on ne sort pas le jour, les journées sont devenues son attente de la nuit, du moment où il allait sortir pour bosser, les matinées ses soirées, vides, en attendant un sommeil en plein déclin.

La nuit de mardi est sa préférée, il a un habitué qui vient le voir pour son « moment de détente », comme il l'appelle, pas besoin d'aller aux chiottes, les rendez-vous sont convenus d'une semaine sur l'autre depuis déjà quelques mois. Il le veut entier, il le veut comme si de rien n'était, comme si c'était son amoureux. C'est un

trentenaire, cadre dans une société du Nord de la France, qui vient une fois par semaine sur Paris pour des « histoires de boulot ennuyeuses ». Il est plutôt pas mal dans son genre, grand, un léger début de « relâchement abdominal », comme il appelle son ventre imberbe, cachant une ancienne musculature sèche de tennisman. Une tête ronde et joviale, avec une très légère ombre de barbe à peine visible. Des yeux marron, une peau fine et un peu ridée, un début de calvitie, un homme banal, mis à part son sourire à faire tomber. C'est toujours la même chose, il l'emmène à l'hôtel où il est logé, ils boivent ensemble un verre de vin, ils discutent de tout et de rien, de son travail à lui et surtout pas du sien, de la vie, de sa vie à lui, il reste très discret, et puis c'est vrai qu'il n'a pas grand-chose à raconter. Ensuite c'est toujours avec le même regard que les choses commencent, un regard gêné, de sa part à lui, qu'il réceptionne comme le moment où il faut qu'il agisse, alors lentement il se rapproche, pose sa main sur son genou, le regarde dans les yeux, avec un léger sourire laissant comprendre une gêne que lui n'a pas, c'est son travail. Il approche son visage du sien et dépose d'abord un léger baiser sur ses lèvres, l'autre rougit, puis tend les lèvres pour en réclamer un autre, puis encore un autre, ses mains montent sur sa nuque pour lui prendre les cheveux et intensifier leur étreinte, en même temps les vêtements tombent, les salives se mélangent, il lui susurre des mots doux dans l'oreille, les mains se baladent sur les corps à nu, un frisson les parcourt de la racine de la colonne vertébrale à la naissance des cheveux. Ils s'enlacent, se caressent, roulent l'un sur l'autre, s'embrassent, se touchent à des endroits où les mains ne vont pas, ils se redécouvrent après cette semaine d'absence, ils se prennent, se mêlent, on pourrait dire qu'ils s'aiment s'il n'y avait pas cette enveloppe sur la table de nuit.

L'un s'endort à côté de l'autre, lui est réveillé, il n'est pas habitué à dormir la nuit, il le veille comme un garde-malade, à l'affût du moindre mouvement suggérant son réveil et son désir de sexe. Maintenant il est seul dans le noir de la chambre, tout juste une clarté émanant de la fenêtre sans rideau et du néon publicitaire accroché à la façade de l'immeuble d'en face, moment idéal pour allumer une cigarette, il ne fume pas, il sourit à cette idée. Il pense, pas le choix, ce soir il n'enchaîne pas les passes miteuses, ce soir il n'est pas un corps ou presque, ce soir il est dans un lit, auprès d'un homme, presque naturellement, comme s'ils étaient en couple, comme si un amour existait entre eux, comme s'ils s'aimaient, c'est peut-être ça l'amour, être allongé, endormi, l'un à côté de l'autre en s'effleurant, se touchant peut-être, mais en sachant que l'autre est là, que ce corps n'est pas qu'un corps mais son être. Il divague

en s'imaginant qu'il l'aime suffisamment pour l'enlever de là où il est, en lui disant que c'est l'amour de sa vie, que c'est un être spécial, unique et qu'il ne supporte pas l'idée de le savoir tous les soirs, sur le trottoir, tapinant, suçant des queues pour gagner quoi, de l'argent ? le droit de recommencer ? Et lui courant au ralenti, sa chemise volant au vent, un sourire béat sur le visage. Il s' imagine tirant une bouffée sur cette cigarette imaginaire, il sourit, il pleure silencieusement.

Ce soir il est à sa place, son premier client et en face de lui, gras, un grand imper beige, des chaussures noires premier prix, c'est pour lui, il essaie de négocier un prix, soixante c'est trop, il dit qu'il n'a que quarante sur lui, la nuit est mauvaise, deux heures d'attente sans rien. Il lui dit qu'il a de la chance, qu'aujourd'hui ce sont les soldes, il sourit, désabusé, le prend par la main, l'emmène dans un chiotte, ouvre la porte, ils entrent, le gros a l'œil brillant d'un porc, il commence déjà à le tripoter, il lui dit que pour ce prix il devra se passer de la pipe, qu'il devra le prendre direct, il plonge sans ménagement la main dans son pantalon, saisi le sexe mou de son client, le secoue et le masturbe pour le faire gonfler. Une fois dur, il enfle une capote verte, ce sont des nouvelles données par une association de lutte contre le sida, au moins c'est gratos, il met du lubrifiant sur la queue et sur son cul et s'empale d'un seul trait, douloureusement, il fait vite, il souffre et accélère, plus fort, son téléphone sonne, un message, il regardera après, l'autre est haletant, il sent une goutte de sueur tomber sur la naissance de sa raie, il a un haut-le-cœur et une onde de frisson glacé le parcourt, il serre son anus et accélère encore, dans un cri l'autre éjacule, il se retire, se retourne et voit la capote légèrement sanguinolente, il l'enlève, remonte son pantalon, ouvre la porte et sort en laissant son client se remettre de ses émotions et sûrement de la meilleure baise de sa vie. Il reprend sa place, sort son portable pour voir qui lui a envoyé un message, il reconnaît le numéro, étonné, il lit le message, son cœur s'accélère, le message est long, il est fébrile en le lisant, il perd ses couleurs, il ne peut pas empêcher les larmes de couler, sans même prendre le temps de finir le message il commence à marcher, la nuit est finie pour lui.

Il marche, ses pensées sont confuses, elles s'entrechoquent, il lui dit qu'il veut plus que simplement une fois par semaine, qu'il le veut rien que pour lui, que le savoir dans les bras d'autres lui est insupportable, qu'il veut qu'il vienne chez lui, qu'il est même prêt à l'aider à reprendre ses études, qu'il vaut mieux que le trottoir, qu'il est trop intelligent pour ça. Mais comment, c'est la seule chose qui lui vient à l'esprit,

à chaque fois qu'il essaie de trouver une réponse « comment » revient, comment, comment peut-il penser tout ça, à la lecture du message un gouffre s'est ouvert devant lui, noir et profond, ce n'est pas possible, il a la tête qui tourne, le monde vacille. Il s'assoit sur le premier banc qu'il trouve, ferme les yeux. Le temps passe dans cette position, on pourrait penser qu'il dort mais ses pensées fusent et des larmes coulent, il se dit pourquoi lui le voudrait à ses côtés, peut-être que c'est une simple blague pour le remettre à sa place sur le trottoir, peut-être pas. Du coup que lui veut-il, pourquoi le faire souffrir en changeant l'ordre établi ? C'est une pute, un point c'est tout, pourquoi lui réclamer plus qu'il ne peut donner, plus qu'il n'a, il n'est pas intéressant, la seule chose qu'il fait c'est vendre son corps soixante euros, le rendre désirable auprès des autres comme justification de son existence, exister par paiement, exister dans la main de l'autre, devenir palpable pour le ramener sur terre et qu'il ne s'évapore pas. Il n'est que l'enveloppe qu'il pose sur la table de nuit.

Il se relève doucement, ses pensées se sont arrêtées, il est vide, l'incompréhension a pris place, il marche comme un mort. Ses jambes l'emmènent à son appartement, il monte l'escalier, toujours cette odeur de bouffe tenace, il sort les clés de la poche arrière de son jean, pénètre chez lui comme un étranger, ouvre le tiroir de la table de nuit pour sortir ses somnifères, se sert un verre et prend ses cachets, peut-être plus que nécessaire.